

## **EXTRAIT 1 – début du livre.**

### **LA VIEILLE DAME ET LE COMMISSAIRE**

*LUNDI 13 MAI*

François Janin sursauta. Sa femme venait de le réveiller en lui touchant l'épaule et en le secouant doucement. Il était en sueur et constata avec effroi qu'il faisait déjà nettement jour. Il avait l'habitude de se lever toujours tôt pour pouvoir arriver sur son lieu de travail entre 7 h et 7 h 45, mais d'habitude, c'était son réveil qui le tirait du pays des songes et non sa femme. Il constata qu'il n'était pas tout à fait dans son état habituel car son crâne bourdonnait et il se sentait vaseux. Les souvenirs de la soirée passée lui revinrent peu à peu à l'esprit.

La veille, il avait parlé jusque tard dans la nuit avec son frère qu'il voyait peu et ils avaient bu un peu trop, ce qu'il faisait rarement. Il regarda l'heure et vit qu'il était déjà 6 h 39 et comprit qu'il avait oublié de mettre son réveil en se couchant. Son épouse l'avait réveillé car elle se levait toujours vers 6 h 30, et en général toujours après lui, ce qui n'était pas le cas aujourd'hui.

Il voulut bondir hors du lit pour filer vers la salle de bains afin de pouvoir déverser de l'eau froide sur son visage et s'éclaircir les idées, mais il resta scotché au lit. Ses muscles ne répondaient pas ; ayant subi le même traitement que son esprit, ils n'avaient pas encore récupéré leur réactivité habituelle. Piteusement, il se traîna jusqu'au bord du lit et d'un pas mal assuré, prit la direction de la salle de bains.

Il se doucha puis se rasa rapidement avant d'aller prendre son petit déjeuner. Il s'aperçut qu'il avait aussi oublié la veille de recharger son téléphone portable, ce qui, comme pour le réveil raté, arrivait très rarement. Décidément, la soirée avait été rude. Il sentit que pour la première fois de sa vie, il risquait d'arriver en retard au bureau, ce qui l'agaça quelque peu, lui-même étant très à cheval sur la ponctualité de ses subordonnés. François Janin prenait son travail de commissaire de la police d'Arcachon très à cœur ; il avait 53 ans, toujours la forme, mais ne plaisantait pas avec le travail.

Lorsqu'il brancha son téléphone mobile, il vit qu'il y avait plusieurs messages du commissariat, dont le premier datait de la veille, vers 21 h 30. Une des personnes qui étaient de garde la veille, dimanche, était Clarisse Laporte, une angoissée chronique qui l'appelait tout le temps, d'autant plus qu'elle n'aimait pas Guillard, l'officier qui était de permanence avec elle.

Il regarda l'heure, il était 7 h 12. Il n'avait pas encore pris son petit déjeuner et avait une faim de loup, ce qui le fit hésiter entre l'humiliation d'arriver en retard devant le personnel du commissariat qu'il réprimandait sévèrement pour chaque retard trop important et la légitime nourriture que réclamait ardemment son estomac. Il se prépara un café et appela Laporte.

À la première sonnerie, Clarisse Laporte décrocha et poussa un soupir de soulagement.  
— Ah, commissaire, enfin !

— Qu'est qu'il y a, Laporte ?

— C'est madame Oberstein, elle n'arrête pas d'appeler !

## **EXTRAIT 2**

Vers 12 h, ils prirent la pinasse autobus, le bateau faisant la navette entre Arcachon et le Cap Ferret, pour se rendre chez Perez, à environ un kilomètre de la jetée de Bélisaire où accostait le bateau. Ils mangèrent près de la jetée, dans un des restaurants situés le long du front de mer. Servier compara la vie parisienne et celle d'ici, qu'elle semblait apprécier d'autant plus que son collègue de travail, qui vivait sur place et connaissait bien la vie sur le bassin d'Arcachon, était un très bon guide aussi bien touristique que gastronomique.

Elle regarda le bassin qui formait une étendue d'eau recouverte de milliers de bateaux au mouillage. Les pinasses avaient longtemps été, avant l'arrivée des bateaux modernes en polyester, les reines du bassin. Ces bateaux étaient spécifiques au bassin d'Arcachon. On les avait conçus très longs et très étroits, avec des coques aux couleurs flamboyantes – jaune, rouge, orange, verte, bleue – qui leur donnaient un supplément d'âme pour parfaire leur forte personnalité, à l'image de ce bassin d'Arcachon, original et sauvage. Elles présentaient l'autre particularité, celle d'avoir un faible tirant d'eau. La finesse de leur carène leur permettait de se glisser dans tous les petits *estey*s qui parsemaient le bassin et aussi de passer partout, que ce soit dans les chenaux les plus profonds ou dans les endroits où il n'y avait que très peu d'eau, comme le fond du bassin ou l'Île aux Oiseaux.

Parfois, par temps calme, le bassin ressemblait à un lac mais Servier avait compris que ce n'était qu'une illusion qui pouvait être mortelle puisqu'il n'y avait pas plus traître pour les marins inexpérimentés que ce bassin qui partageait avec l'océan son caractère furieux et imprévisible et avait la capacité de transformer en enfer la mer sur laquelle ils évoluaient.

Le repas fut particulièrement agréable tant par sa qualité que par l'agrément que procurait la vue qu'ils avaient depuis la terrasse du restaurant sur le bassin d'Arcachon qui commençait à prendre des allures estivales. Elle apprécia particulièrement le poisson grillé qui, selon elle, la changeait des repas pris dans les brasseries parisiennes.

## **EXTRAIT 3**

# **LA GUERRE DES OMBRES**

*MERCREDI 22 MAI - CAP FERRET - 5 H 15*

Francisco Pérez avait attendu pendant longtemps mais ce qu'il désirait depuis plusieurs jours avait fini par arriver. Il s'était caché trois jours durant dans un refuge qu'il s'était fait dans son propre jardin, une caravane située au fond de son terrain et dans laquelle il avait stocké une semaine de vivres. Il avait pris des livres et son ordinateur portable pour se distraire et finalement, il n'avait attendu que deux jours, preuve s'il en était – mais il n'en avait jamais douté – qu'il était observé discrètement.

Le lundi matin, il avait fait mine de partir mais en réalité, il était allé déposer sa voiture chez un ami garagiste en lui demandant de faire une révision sans se presser. Il avait préparé la caravane discrètement puis était revenu à pied en passant par les terrains des maisons voisines qui étaient désertes. Il s'était replié dans la caravane qui possédait tout le confort – douche et WC – même si le petit réservoir d'eau douce, 45 litres, l'obligeait à le remplir tous les jours. Il avait prévu la manœuvre et avait déplacé la caravane pour laisser le tuyau et le robinet derrière. La caravane étant contre le mur du jardin qui faisait presque deux mètres de haut, il était presque impossible de voir le robinet situé entre celle-ci et le mur.

Il savait donc que quelqu'un viendrait. Il veillait toutes les nuits et dormait le jour. Dans la nuit du mardi au mercredi, vers 5 h du matin, après s'être un peu assoupi, il remarqua des ombres dans la maison. Il ne savait pas qui était là, mais n'avait jamais eu aucun doute sur le fait que quelqu'un allait venir, quelqu'un de dangereux. Il n'avait pas le choix, de toute façon. Non, attendre qu'ils se manifestent était sa seule option, sinon il n'avait aucun moyen de les trouver et savait qu'eux finiraient forcément par le localiser.

Il s'avança doucement vers la maison. Il avait pris avec lui son Beretta automatique au chargeur de quinze balles, et surtout trois couteaux de lancer de type japonais qu'il avait ramenés d'un voyage – pas vraiment touristique –, arme qu'il maîtrisait à la perfection et qui avait l'avantage de ne pas faire de bruit. Il était resté volontairement quelques minutes dans le noir pour habituer ses yeux à la pénombre car il savait que chaque détail avait son importance.

Dans l'obscurité, il vit la silhouette se déplacer comme un félin ; c'était un petit gabarit, peut-être un Asiatique, il devait être vigilant. Le visiteur avait forcé la serrure de sa baie vitrée mais il choisit de passer par un autre chemin que celui qu'avait pris le rôdeur. Lorsqu'il pénétra dans la maison, il se rendit compte que tout était renversé sur le sol. Il se demanda depuis combien de temps la silhouette noire était réellement là. Ce petit accès d'émotivité détourna son attention une seconde ou deux, suffisamment pour que l'intrus tourne la tête et s'aperçoive qu'il n'était pas seul.

Tout alla alors très vite. La silhouette en noir se retourna à une vitesse phénoménale et saisit l'arme de poing qu'elle avait à la ceinture. Pérez, qui tenait pourtant son couteau de lancer, fut surpris et sentit une brûlure à l'épaule au moment où il tentait d'esquiver le coup. Mais alors qu'il tombait, le couteau jaillit de sa main à une vitesse fulgurante en direction du rôdeur et se planta dans sa jambe droite. La forme entièrement noire laissa alors échapper un petit cri. *Putain, une fille !* se dit Pérez.